

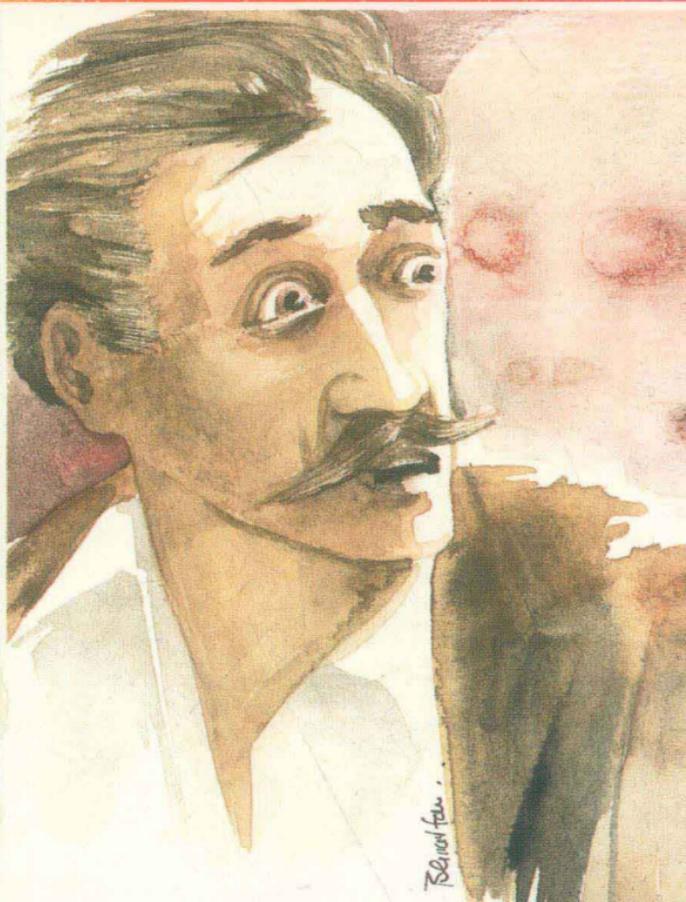
MAUPASSANT

une œuvre

LE HORLA

un thème

le récit fantastique



les classiques illustrés Hatier

œuvres et thèmes

Collection dirigée par Pol Gaillard, Georges Slynès et Françoise Rachmuhl

MAÛPASSANT

une œuvre

LE HORLA

Version intégrale

un thème

LE RÉCIT FANTASTIQUE

POE, KAFKA, BUZZATI, DAHL, TOPOR...

présentation de Françoise Rachmuhl

AGRÉGÉE DE L'UNIVERSITÉ

© HATIER PARIS, JANVIER 1983

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable, est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Ref. : Loi du 11 mars 1957.

ISBN 2-218-06302-6

LES AUTEURS ET LES TEXTES

Introduction, 4.

Le Horla. **G. de Maupassant**.

1. Quelle journée admirable ! 8.
2. Mon état, vraiment, est bizarre, 11.
3. Une excursion charmante, 16.
4. Ai-je perdu la raison ? 19.
5. Paris, 25.
6. Un être invisible, 34.
7. Un être nouveau, 40.
8. *Le Horla* est venu, 45.
9. Je l'ai vu, 50.
10. Est-il mort ? 54.

Questions d'ensemble sur *Le Horla*, 56.

Petite bibliographie de Maupassant, 57.

LE RÉCIT FANTASTIQUE

Introduction, 60.

E. T. Hoffmann : *Les aventures d'Érasme Spikher*, 64.

E. Poe : *William Wilson*, 69.

N.V. Gogol : *Le manteau*, 76.

S. Le Fanu : *Carmilla*, 79.

F. Kafka : *La métamorphose*, 83.

J. L. Borges : *L'immortel*, 87.

D. Buzzati : *L'œuf*, 91.

P. Highsmith : *A la recherche du « *** Claveringi »*, 99.

R. Dahl : *Jeu*, 104.

J. Ray : *Rues*, 108.

C. Seignolle : *Le faucheur*, 111.

M. Béalu : *Fausse alerte*, 116.

J. Sternberg : *Le tricot*, 119.

R. Topor : *Le spectacle est permanent*, 121.

Questions d'ensemble sur le récit fantastique, 125.

Petite filmographie, 126.

fantastique

LES GRANDS THÈMES DE RÉFLEXION, D'IMAGINATION ET D'EXPRESSION

Documents

La maison de Flaubert à Croisset, 10. Maupassant et la folie, 24. Du magnétisme animal à l'hypnose, 32. *Qu'était-ce ?* Fitz James O'Brien, 38. Un thème de science-fiction : l'être venu d'ailleurs, 48. Un thème fantastique : l'homme et son reflet, 52.

Réflexions, débats

Les idées de Maupassant sur le mystère qui nous entoure, 14. Les phénomènes parapsychiques, 33. Les extra-terrestres, 49.

Expression écrite

Une promenade dans la nature, 15. Autres aventures de voyage, 68. Imaginer une suite à l'aventure du personnage important, 78. Imaginer une histoire de vampire, 82. Monologue intérieur, 86. Transposition pour la scène, 98. Rencontre d'un personnage inquiétant, 116. Texte à partir d'une photo transformée, 118.

Expression artistique

Peinture, dessin, collage : Marionnette : un être fantastique, 52. Illustrer le passage de *Carmilla*, 82. Faire une illustration sur le thème de l'escargot, 102. Photographies représentant une « nature morte », 110. Découpage d'une photo et montage, 110. Caricatures, 120.

MAUPASSANT ET « LE HORLA »

Quand Maupassant publie *Le Horla* en mai 1887, il est en pleine force de l'âge, en pleine possession de ses moyens. Depuis 1880, époque à laquelle il a accédé à la vie littéraire grâce à sa nouvelle *Boule de suif*, recueillie dans les *Soirées de Médan*, il a publié onze recueils de nouvelles, trois romans, un récit de voyage – en sept ans ! –, sans compter d'innombrables articles, études, récits, car il est chroniqueur dans les journaux de l'époque, le *Gil Blas*, le *Gaulois*, le *Figaro*. Il est un auteur estimé à l'égal des grands écrivains de son temps, Flaubert, Zola, Huysmans, les Goncourt. Il est reçu, fêté par la meilleure société, apprécié des femmes, celles des bas quartiers comme celles des salons aristocratiques, il connaît le succès, il vit – fort bien – de sa plume. Après avoir canoté le long des berges de la Seine, le dimanche, quand il était encore petit fonctionnaire, il s'est acheté, avec ses droits d'auteur, un yacht, le « Bel-Ami », du nom de son second roman et il parcourt la Méditerranée, seul à bord avec ses matelots ; il peut se livrer alors à l'une de ses plus exigeantes passions : l'amour de l'eau. Car il est né au bord de la mer et le bruit des flots sur les galets a bercé ses premiers rêves. C'est un Normand solide, visage carré, yeux dorés, épaisse moustache, plus heureux sur un bateau que dans un salon. Mais déjà la maladie dont il mourra commence à se manifester. Il lui reste six ans à vivre... Il aura encore le temps d'écrire deux récits de voyage, une trentaine de nouvelles, quatre romans dont le dernier sera inachevé.

Maupassant est prédisposé à la maladie par une hérédité assez lourde : sa mère est sujette à des crises nerveuses ; son frère, interné une première fois en 1887, l'année du *Horla*, meurt fou en 1889 ; lui ne se ménage guère ; il travaille trop, dort peu, aime trop souvent ; pour soulager ses maux de tête, il s'adonne à l'éther, goûte au haschich, à l'opium. Tantôt en proie au découragement, à la tristesse, ou livré à une activité dévorante, il est atteint de cyclothymie ; aussi le microbe de la syphilis qui l'a contaminé dès 1876 trouve-t-il un terrain favorable, provoquant des troubles physiques variés. Il connaît l'angoisse, l'hallucination. Il croit voir son double. Dès 1888 il

se sent menacé par la folie. Il lutte contre elle. Quand il se rend compte que c'est elle qui gagne, qu'il ne peut plus écrire, il essaie de se tuer. Interné dans la maison de santé du D^r Blanche, il meurt en 1893.

On s'est souvent demandé si dans *Le Horla*, Maupassant n'avait pas pressenti sa future condition de malade mental. Sur ce point les avis sont partagés. Ce qui est sûr, et nous le verrons en étudiant de près le texte, c'est que seul un écrivain en pleine possession de son art pouvait créer une œuvre semblable, témoignant d'une parfaite maîtrise des moyens d'expression.

C'est que, depuis son enfance, Maupassant aime à jouer avec la peur. Très tôt il observe autour de lui, en lui peut-être, le goût de la mort, l'amour de tous les excès, l'avarice, la haine, l'ennui. Partageant ce goût avec les gens de son époque, l'époque « décadente », la fin du siècle, il aime ce qui est étrange, effrayant, cruel, horrible. Quand il a quatorze ans, il rencontre à Etretat le poète anglais Swinburne, un original aux mœurs douteuses, qui l'invite dans la chaumière où il passe des vacances en compagnie d'un ami. Les deux hommes ont un comportement bizarre, un grand singe gambade au milieu d'eux, sur les meubles traînent des ossements – et une main d'écorché. Plus tard, Maupassant fait l'acquisition de la main. Elle lui inspire plusieurs récits, *La main d'écorché*, un de ses premiers textes, en 1875 ; *La main*, en 1883 ; *Un fou ?* en 1884, trois contes fantastiques parmi de nombreux autres.

En effet, il ne faut pas croire que *Le Horla* constitue une exception dans son œuvre. Jusqu'à la fin de sa vie, Maupassant écrit de temps en temps des contes fantastiques.

Il répond ainsi au désir constant de variété qu'éprouvait le lecteur des journaux de l'époque. Ceux-ci ne ressemblaient guère aux publications d'aujourd'hui. Plus épais, ils s'adressaient à un public homogène, passablement cultivé. Ils offraient, avec des articles politiques ou économiques, un feuilleton, des chroniques, c'est-à-dire des essais, des récits de voyage, des études de mœurs, des contes.

Dans les contes normands, les contes parisiens ou ceux des pays du Sud, les lecteurs de Maupassant voyaient évoluer des personnages pris sur le vif, plus vrais que nature, qui n'étaient pas sans leur rappeler leurs contemporains. Mais ils aimaient aussi connaître, le temps d'une lecture, le frisson de l'angoisse, en lisant ces œuvres étranges et poétiques où s'expriment les hantises de l'écrivain. Pourtant entre ces textes-là et ceux qui

sont dits « réalistes », il n'y a pas de différence fondamentale. Les uns et les autres montrent des êtres en proie au mal de vivre, à l'ennui, à la peur, à la folie, menés par un destin cruel et cernés de toutes parts par l'Inconnaissable. C'est dans la façon de conter que réside la différence. *La ficelle* est drôle ; pourtant son héros pittoresque est conduit à la mort par la bêtise et la méchanceté de ses concitoyens aussi sûrement que le narrateur du *Horla* par la présence oppressante de l'Invisible.

Avant de donner au public la version définitive du *Horla*, celle que nous allons lire, publiée en mai 1887 dans le recueil du même nom, Maupassant a écrit, en octobre 1886, pour le *Gil Blas*, un conte beaucoup plus court portant le même titre : un célèbre médecin aliéniste présente à des savants un de ses patients. Celui-ci raconte son histoire, beaucoup plus succincte que celle de la deuxième version, mais semblable dans ses traits essentiels. Quand le fou a terminé son récit, le docteur avoue sa perplexité : « Je ne sais pas si cet homme est fou ou si... notre successeur est réellement arrivé. »

La comparaison entre les deux versions est instructive et nous permet de comprendre par quelles étapes Maupassant est passé pour mener à bien l'exploitation de son sujet – un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur puisqu'il en pressentait déjà les grandes lignes dès ses premiers contes fantastiques. Après *Le Horla*, *La nuit*, *L'endormeuse* et *Qui sait ?* traiteront des sujets différents.

Avant d'aborder l'étude du texte, j'aimerais dire un mot de son découpage, que l'auteur n'a jamais voulu. J'y ai procédé uniquement pour la commodité de l'étude, en essayant de respecter les articulations du récit. Les titres sont tous extraits du texte même.

Dans l'appareil pédagogique qui suit chaque extrait du *Horla*, vous remarquerez certaines questions intitulées *Seconde lecture*. Elles s'adressent aux personnes qui, ayant déjà lu le texte dans son intégralité, reviennent en arrière pour découvrir sa structure cachée, déchiffrer les indices qui jalonnent le récit et aiguillent le lecteur vers une nouvelle compréhension de l'énigme, tout en dégagant les principaux thèmes de l'œuvre. Ces questions permettent de s'orienter vers une étude plus approfondie du récit fantastique dont *Le Horla* peut passer, à juste titre, pour l'un des modèles les plus parfaits.

PREMIÈRE PARTIE

Guy de Maupassant

LE HORLA



*La Seine
à Croisset.*

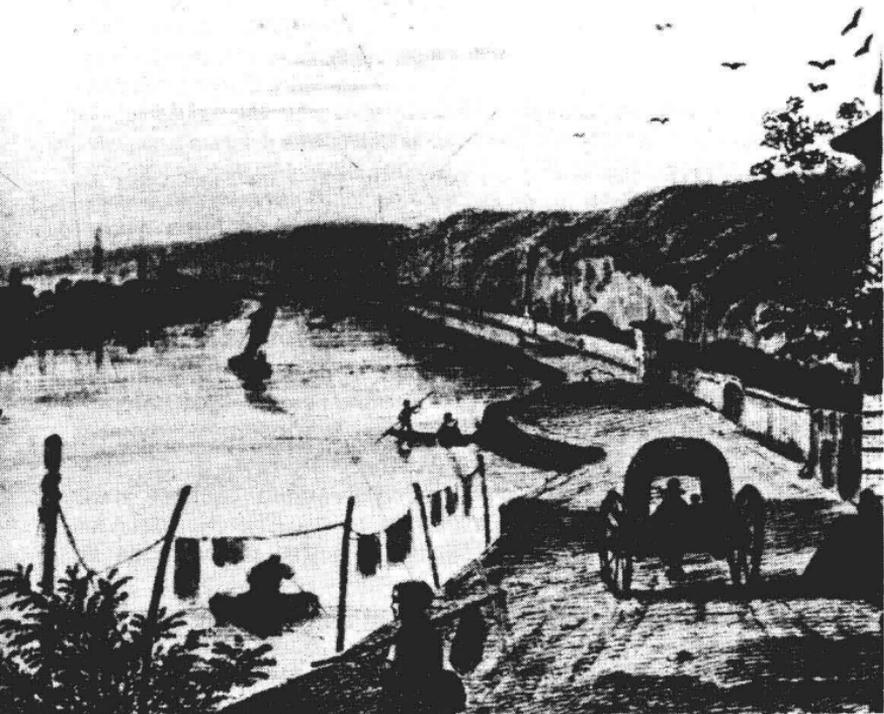
1. QUELLE JOURNÉE ADMIRABLE !

8 mai. – Quelle journée admirable ! j'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière.

J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales¹, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

¹⁰ J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

1. Expressions utilisées seulement dans un pays donné.



A gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le
15 peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables,
frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale,
et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles
matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonne-
20 ment de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt
plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou
s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, trainés par un
remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en
25 vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goélettes² anglaises, dont le pavillon rouge
ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout
blanc, admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais
pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

2. Bâtiments à deux mâts et à voiles en forme de quadrilatères.

Observons le texte

Le 8 mai

1. Dès la première ligne, quelles observations pouvez-vous faire sur la forme narrative du récit ? Qui raconte l'histoire ?
2. Qu'apprenons-nous sur la personne du narrateur, ses origines, son mode de vie, ses goûts ?
3. Quel est son état d'esprit en cette journée du 8 mai ? Relevez les mots ou tournures de phrases qui l'expriment le mieux.
4. Comptez combien de fois, dans les trois premiers paragraphes, le narrateur utilise l'adjectif possessif. Qu'en déduisez-vous ?
5. Dans les quatre premiers paragraphes, le passage est composé comme un tableau. Comment se décompose l'espace que parcourt le regard du narrateur ? Notez les termes – prépositions, adverbes – qui organisent ce découpage.
6. Quels sont les sens qui sont successivement touchés dans l'évocation de Rouen ? Citez des exemples précis. Cherchez dans les œuvres de Maupassant ou de Flaubert d'autres descriptions de Rouen et comparez-les.
7. Alors que la plupart des phrases sont au présent ou à l'imparfait, temps du commentaire ou de la description, à quels temps sont les verbes de la première et de la dernière phrase ? Quelle est la valeur de ce changement ?
8. **Seconde lecture.** Quel est le seul événement qui soit noté par le narrateur au cours de la matinée ? Montrez l'importance de ce détail. Quelles expressions prennent alors une valeur différente, et même un sens ironique ?

Documentons-nous

La maison de Flaubert à Croisset, près de Rouen

C'est la demeure que décrit Maupassant dans *Le Horla*.

« Séparée de la Seine par la route, la maison de Gustave Flaubert s'adossait, blanche et basse, à un beau jardin qui grimpait aux parois de la côte abrupte de Canteleu. Au bord de l'eau, une longue terrasse plantée de tilleuls... Et seul, au milieu du parterre, montait un gigantesque tulipier. » (Discours de J. M. de Heredia, 27 mai 1900 ; cité par A. Lumbroso, *Souvenirs de Maupassant*, Éd. Slatkine, Genève, 1981.)

Le grand écrivain normand Gustave Flaubert (*Madame Bovary*, *Salammô...*) était l'ami d'enfance de la mère de Maupassant. Quand celui-ci, frais émoulu du Lycée de Rouen et déjà tenté par la Muse, partit pour Paris où il allait gagner sa vie comme petit employé,

Laure de Maupassant confia son fils à son ami. Le jeune homme fut pour l'écrivain vieillissant une sorte de fils adoptif. Il venait passer ses dimanches à Croisset et montrait à Flaubert ses premiers essais. Celui-ci le critiquait, le conseillait, l'encourageait. Il lui fit connaître les principaux romanciers de son temps. Il le prépara ainsi pendant six ans à son métier d'écrivain, lui interdisant de livrer trop tôt au public des œuvres qui n'en valaient pas la peine. Quand Maupassant publia enfin, en avril 1880, *Boule de suif*, qui lui valut immédiatement le succès, Flaubert eut encore le temps de se réjouir et de le féliciter. Le mois suivant, il mourait...

2. MON ÉTAT, VRAIMENT, EST BIZARRE

12 mai. – J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse ?

5 On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. – Pourquoi ? – Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme

10 si quelque malheur m'attendait chez moi. – Pourquoi ? – Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous

15 entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables.

20 Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car

25 elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes sonores.

Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus faible que celui du chien... avec notre
30 goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

16 mai. – Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien
35 le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps. J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte
40 d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. – Je viens d'aller consulter mon médecin, car je ne pouvais plus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et boire du bromure de potassium¹.

45 25 mai. – Aucun changement ! Mon état, vraiment, est bizarre. A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaie de lire. ; mais je ne comprends pas les mots ; je distingue à peine les lettres. Je
50 marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du lit.

Vers deux heures, je monte dans ma chambre. A peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur...
55 de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse
60 faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec

1. Il s'agit de médications du temps pour soigner les maladies nerveuses : Maupassant les utilisa souvent.

l'épouvante de sa venue et mon cœur bat, et mes jambes
 65 frémissent ; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des
 draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos,
 comme on tomberait, pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau
 stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil
 perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la
 70 tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors – longtemps – deux ou trois heures – puis un rêve
 – non – un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis
 couché et que je dors... Je le sens et je le vois... et je sens aussi
 que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte
 75 sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre
 ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous
 paralyse dans les songes ; je veux crier ; – je ne peux pas ; – je
 veux remuer ; – je ne peux pas ; – j'essaie, avec des efforts
 80 affreux, en haletant, de me tourner, de rejeter cet être qui
 m'écrase et qui m'étouffe ; – je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume
 une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors
 85 enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

2 juin. – Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc ? Le
 bromure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour
 fatiguer mon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la
 forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux,
 90 plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me versait aux veines un
 sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une
 grande avenue de chasse, puis, je tournai vers La Bouille, par
 une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément
 hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel
 95 et moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un frisson de froid,
 mais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré sans
 raison, stupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il
 100 me sembla que j'étais suivi, qu'on marchait sur mes talons, tout
 près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière
 moi que la droite et large allée, vide, haute, redoutablement
 vide ; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute
 105 pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une toupie. Je faillis tomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient ; la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Bizarre idée !
110 Bizarre ! Bizarre idée ! Je ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. — La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques semaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

Observons le texte

Dans son ensemble

1. Combien de temps s'est écoulé entre le passage précédent et le début de celui-ci ? Combien entre la première date indiquée et la dernière de ce fragment ?
2. Comment se manifeste au narrateur la présence d'un phénomène inquiétant ? Reprenez brièvement les signes de cette manifestation et dites ce qu'ils indiquent et comment.
3. Quelle interprétation naturelle en donne le narrateur ? Quels remèdes y apporte-t-il ?
4. Cette interprétation et ces remèdes le satisfont-ils ? Relevez des passages qui expriment son inquiétude grandissante.
5. Quelle forme la phrase adopte-t-elle souvent pour traduire la perplexité du narrateur, par exemple dans les fragments du 12 mai, du 25 mai, du 2 juin ?
6. Relevez toutes les expressions par lesquelles le narrateur désigne le mal qui l'attaque. Sont-elles précises ?
7. Comment expliquez-vous le laconisme de la dernière remarque : « La nuit a été horrible » ? A quel remède a-t-il recours cette fois ?

Réfléchissons ensemble

Le 12 mai

1. Résumez en quelques lignes les idées que Maupassant exprime dans le commentaire qu'il donne sur le mystère de l'invisible. Il partage ces idées avec de nombreux philosophes de son temps. Les partagez-vous avec lui ?
2. **Seconde lecture.** Dans quelle mesure ce passage illustre-t-il le thème majeur du récit ?

Étudions et comparons

Le 25 mai

1. Pourquoi l'évocation du cauchemar est-elle saisissante ? (vocabulaire des sensations, comparaisons, personnification, ponctuation, longueur et rythme des phrases.)
2. Cette évocation est-elle gratuite, ou bien joue-t-elle un rôle dans le développement de l'histoire ?
3. Faites-vous vous-même, parfois, des cauchemars ? Évoquez-en un et décrivez l'état dans lequel vous étiez en vous réveillant. Puis cherchez dans des livres des descriptions de cauchemars et comparez-les.

Étudions et exprimons-nous

Le 2 juin

1. Montrez la précision de l'évocation de la forêt de Roumare. Quelle impression l'auteur veut-il faire sur le lecteur dans le premier paragraphe ?
2. Par quels moyens Maupassant rend-il l'impression que le monde, autour du narrateur, perd sa stabilité ?
3. Évoquez en quelques phrases une promenade en forêt, ou dans la campagne, ou au bord de la mer, en essayant de rendre les impressions – bien-être, malaise, enthousiasme – que la nature fait naître en vous.

3. UNE EXCURSION CHARMANTE

2 juillet. — Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Saint-Michel que je ne connaissais pas.

Quelle vision quand on arrive comme moi à Avranches, vers
5 la fin du jour ! La ville est sur une colline ; et on me conduisit
dans le jardin public, au bout de la cité. Je poussai un cri
d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à
perte de vue, entre deux côtes écartées se perdant au loin dans
les brumes ; et au milieu de cette immense baie jaune, sous un
10 ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange
au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur
l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce
fantastique rocher qui porte sur son sommet un fantastique
monument.

15 Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse comme la
veille au soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure
que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs
heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierre qui porte la
petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue
20 étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure
gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une
ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de
hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans
ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle,
25 couvert de tours, de sveltes clochetons, où montent des escaliers
tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir
des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables,
de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à
l'autre par de fines arches ouvragées.

30 Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui
m'accompagnait : « Mon père, comme vous devez être bien
ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, monsieur » ; et nous
nous mîmes à causer en regardant monter la mer, qui courait
35 sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.